

M<sup>GR</sup>. PLESSIS

M<sup>GR</sup>. BOURGET

I. S. DESAULNIERS

BX  
4705  
-P6D3

NUNC COGNOSCO EX PARTE

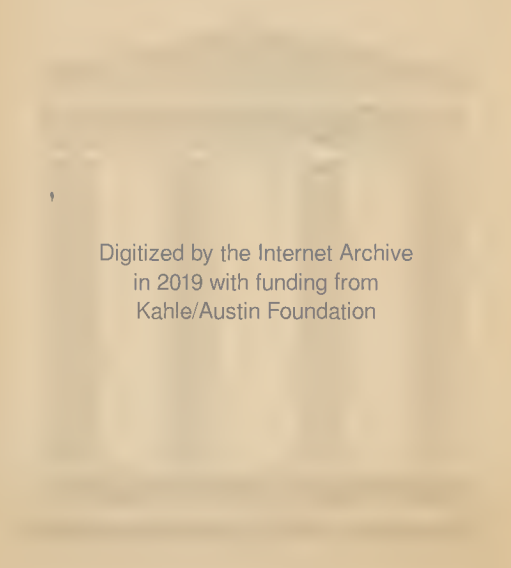


TRENT UNIVERSITY  
LIBRARY

ME

21FF





Digitized by the Internet Archive  
in 2019 with funding from  
Kahle/Austin Foundation

MGR P L E S S I S







MONSEIGNEUR PLESSIS.



MONSEIGNEUR

# PLESSIS

PAR

L. O. DAVID.



MONTREAL :

TYPOGRAPHIE GEO. E. DESBARATS

---

1872.

Tous droits réservés.

BX 4705. P6 D3

# MGR PLESSIS

---

IL est un portrait que l'étranger visitant le Bas-Canada trouve partout, dans la demeure du riche comme dans la maisonnette du cultivateur, depuis les côtes de la Gaspésie jusqu'aux plaines de l'Ottawa. Et lorsque cet étranger demande quel est l'homme dont le peuple canadien conserve ainsi la mémoire et les traits remarquables, on lui répond : C'est monseigneur Plessis. Et chacun vante à l'envi les talents et les vertus de cet illustre évêque.

Ayant entrepris d'écrire la vie des hommes qui ont le plus honoré le nom canadien par la grandeur du caractère et

de l'intelligence, je ne pouvais m'empêcher de parler de Mgr. Plessis. Dessinons en quelques coups de crayon cette noble figure dont l'éclat illumine les plus belles pages de notre histoire religieuse et nationale.

Au moment où la Nouvelle-France passait, après une lutte héroïque et désespérée, sous la domination anglaise, la Providence, qui veillait sur ses destinées, faisait naître, à Montréal, dans une humble et pieuse famille, un enfant de prédilection que l'église baptisait sous le nom de Joseph-Octave Plessis. Son père, sieur Joseph Plessis, et sa mère, Louise Ménard, avaient une grande réputation de foi, de vertu et de probité. Ils accueillirent avec joie la naissance de cet enfant dont ils résolurent de faire, à tout prix, un bon chrétien et un bon citoyen. Ils virent bientôt avec bonheur que leurs peines ne seraient pas perdues. Joseph-Octave était doué d'une belle intelligence et du caractère le plus heureux.

Après quelques mois passés dans l'école paroissiale du célèbre père Lucette, il entra à l'école latine que monsieur Curateau ouvrit d'abord à la Longue-Pointe et continua au château Vaudreuil, dans la ville de Montréal. Cette école devint plus tard le collège de Montréal, où la jeunesse fait sans bruit et sans éclat de si fortes études. Mais à cette époque, l'école de monsieur Curateau, la principale maison d'éducation de Montréal, avait des proportions très modestes ; on y enseignait bien les belles lettres, mais on n'allait pas plus loin ; la rhétorique était la colonne d'Hercule qu'on ne pouvait dépasser. Ceux qui désiraient terminer leurs études étaient forcés d'aller au petit séminaire de Québec.

Or, aller à Québec en ce temps-là n'était pas chose facile et agréable comme aujourd'hui ; on ne s'endormait pas, le soir, à Montréal, à bord d'un de ces palais flottants, qui sillonnent maintenant le St. Laurent, pour se réveiller à l'ombre du

cap Diamant. C'était l'époque paisible où les goëlettes et les calèches d'heureuse mémoire se disputaient seules les faveurs publiques. On partait quelquefois de Québec le vingt-cinq juillet, et on arrivait à Montréal vers le premier septembre, cinq semaines après ; souvent, lorsque les élèves dont les parents demeuraient à Montréal, mettaient le pied sur le seuil de la maison paternelle, leur vacance était finie ; ils l'avaient passée en goëlette.

“ Bien différente était la voie de terre, dit le savant abbé Ferland, pour les vigoureux gaillards qui préféraient la suivre. Réunis dans la chapelle du Séminaire, les voyageurs saluaient, par un cantique, la protectrice des pèlerins ; puis la bande joyeuse défilait ; elle poussait un cri d'adieu au milieu de la grande cour, et comme une volée d'outardes, se dirigeait vers l'ouest, qui pour elle renfermait la terre promise.”

Lorsque le jeune Plessis eut appris tout

ce que le bon M. Curateau pouvait lui enseigner, il refusa d'aller continuer ses études à Québec et manifesta le désir de rester à la maison paternelle. Nous croyons devoir détacher ici une des jolies pages de M. Ferland.

“ Monsieur Joseph Plessis, à qui l’étudiant communiqua son projet, ne voulut point forcer les inclinations de son fils ; mais, d’un autre côté, il comprenait qu’il ne fallait pas compromettre l’avenir de ses enfants en se prêtant à leurs fantaisies. Il était père comme on l’était alors, c’est-à-dire le chef de la famille. Tout en se rendant aux justes demandes de son fils, il aurait cru manquer à son devoir s’il se fût laissé guider par des projets éphémères. “ C’est bien, Joseph, ” répondit-il au jeune homme : “ demain vous quitterez le capot d’écolier ; vous prendrez le tablier et vous descendrez avec moi à la forge. Quand vous voudrez reprendre vos études, vous m’en aver-

“ tirez.” Ce n’était pas précisément la  
“ réponse qu’attendait l’écolier ; mais il  
“ fallait se soumettre car, suivant une ex-  
“ pression, la parole de son père était *une*  
“ *parole de roi*.

“ Le jour suivant, Joseph-Octave Plessis  
“ maniait le soufflet et frappait l’enclume !  
“ Les heures semblaient longues au nouvel  
“ ouvrier peu accoutumé aux travaux ma-  
“ nuels ; en effet, pour un étudiant qui se  
“ sentait plus de force dans l’intelligence  
“ que dans les poignets, l’épreuve était fort  
“ dure. Néanmoins, pendant toute une  
“ semaine, il tint ferme contre la fatigue  
“ du corps et surtout contre l’ennui de  
“ l’esprit, qui se trouvait privé de sa nour-  
“ riture habituelle.

“ Il fallut enfin céder sous le poids de la  
“ lassitude et du dégoût ; avec l’assentiment  
“ de son père, le jeune Plessis déposa le  
“ tablier, reprit l’habit d’écolier, et, dans  
“ l’automne de 1780, partit avec son frère



“ pour aller terminer ses études au petit séminaire de Québec. ”

Le 29 novembre 1786, un beau jeune homme de vingt-trois ans, pieusement agenouillé au pied des autels, se dévouait au service de Dieu et de la religion. Déjà il avait enseigné les belles-lettres et la rhétorique pendant plusieurs années au collège de Montréal avec un grand succès, et il avait été jugé digne d'être le secrétaire de Mgr. Briand, qui avait pour lui la plus grande estime.

Ses talents et ses vertus lui avaient déjà fait une grande réputation dans le clergé et parmi les fidèles, et le faisaient considérer comme une des gloires futures de l'Eglise du Canada.

Aussi une foule nombreuse se pressait autour du sanctuaire de la cathédrale pour assister à l'ordination du jeune lévite. On admirait ses traits nobles et distingués, son attitude digne et modeste, sa physionomie remarquable.

Avec quelle joie l'illustre évêque, dont il avait été l'ami, le confident et le digne élève, recevait ses vœux et lui conférait les sublimes pouvoirs du sacerdoce ! Avec quel bonheur il entrevit dans l'avenir tous les bienfaits que cette belle vocation allait procurer au troupeau confié à ses soins !

Il y a dans l'ordination d'un prêtre quelque chose qui élève l'âme et l'impressionne vivement !

Un jeune homme est arrivé au terme de ses études, au but désiré dont la pensée a tant de fois soutenu son courage défaillant ; il lui faut choisir la destinée qui convient le mieux à ses goûts, à ses aptitudes, au développement de ses talents et de ses connaissances ; il est sur le seuil de la vie réelle.

Deux routes s'offrent à lui. L'une lui apparaît pleine d'enchantements et de jouissances, jonché de fleurs, chargée de parfums ; il voit les honneurs, la richesse et la gloire réservés au talent, il entend les

applaudissements qui l'accueillent à son passage ; des femmes charmantes lui apparaissent, richement habillées, le sourire sur les lèvres, et lui jettent des regards séduisants ; des hommes puissants lui tendent la main et lui offrent de l'enrôler sous leur drapeau.

L'autre est semée de pierres aiguës, bordée de ronces et d'épines ; il ne peut faire un pas sans s'écorcher les pieds ; il entend des cris de douleur : ce sont des femmes en pleurs, des moribonds à la figure cadavérique, au regard éteint, des mendiants couverts de haillons qui lui demandent des secours et des consolations ; il ne voit partout que tombes, emblèmes de tristesse, de désolation et de souffrance.

D'un côté c'est la vie, la liberté, la joie et les plaisirs, la réalisation de tous les rêves qui l'ont bercé depuis son enfance ; c'est le printemps avec sa verdure, son soleil, ses fleurs, ses harmonies, sa brise parfumée, ses joyeux murmures. De l'au-

tre côté, c'est l'esclavage du cœur et de la pensée, les humiliations, la contrainte, le sacrifice, la mort à tous les entraînements, à toutes les séductions de la nature ; c'est l'automne avec ses sombres nuages, ses arbres dépouillés, son manteau funèbre, ses frimats et ses tempêtes.

Et ce jeune homme, il est dans toute la vigueur de l'âge, dans le bouillonnement de toutes les passions, l'épanouissement de la jeunesse, de la santé et des sentiments les plus puissants et les plus féconds de l'humanité, dans les exaltations d'une imagination surexcitée par les mirages trompeurs de l'horizon et les séductions de l'inconnu !

Une lutte terrible se livre dans son âme, tout son être est bouleversé. Il prie, se recueille et réfléchit, mesure le temps avec l'éternité, le ciel avec la terre, et un jour, après une lutte pleine d'angoisses, après avoir écarté bien souvent de ses lèvres la coupe du sacrifice, il marche à l'autel, s'y

prosterne, la face contre terre, et se relève prêtre.

A quarante ans, à l'âge du désenchantement et des déceptions, lorsque l'âme fatiguée peut apprécier à leur juste valeur les choses de ce monde, ce sacrifice ne serait pas aussi méritoire ; mais à vingt-trois ans, il est admirable et prouve éloquemment la divinité de la religion qui le produit depuis dix-huit siècles.

On me pardonnera de m'être arrêté un instant sur le bord de mon chemin pour jeter une fleur sur l'autel du sacrifice sacerdotal.

Ce tableau qui pourrait paraître chargé, dans certains cas, ne l'est pas à l'occasion de Joseph-Octave Plessis. Il n'y a pas de doute que le monde lui aurait assuré l'avenir le plus brillant, et qu'il serait devenu l'égal des Bédard, des Vallières et des Papineau, sinon leur supérieur.

Voyons ce qu'il a été dans l'Eglise.

Lorsque le jeune Plessis fut fait prêtre,

Mgr. D'Esgly venait de remplacer Mgr. Briand comme évêque de Québec et s'était adjoint, comme coadjuteur, Mgr. Hubert, qu'il chargea spécialement de l'administration diocésaine. Mgr. Hubert le choisit pour son secrétaire et ne craignit pas de faire partager à ce jeune prêtre de vingt-trois ans les labeurs et la responsabilité de sa vaste administration. On peut dire même que M. Plessis commença dès lors à remplir les fonctions de coadjuteur, tant ses conseils exerçaient d'empire sur les délibérations et les actes de son évêque.

En 1792, il fut chargé de remplacer dans l'importante cure de Québec, M. David-Augustin Hubert, qui venait de se noyer en traversant de Québec à l'île d'Orléans, victime de son zèle apostolique.

En 1797, Mgr. Denault, successeur de Mgr. Hubert, le nommait son grand-vicaire et annonçait avec bonheur qu'il avait choisi le jeune curé de Québec pour être son coadjuteur. Le clergé et les fidèles applau-

dirent à ce choix qui assurait à l'Eglise un chef capable de la gouverner dans les circonstances les plus critiques. Il avait déjà fait ses preuves et donné l'idée de ce qu'il serait en face de la persécution. Aussi le fanatisme protestant, qui commençait à s'agiter, crut devoir protester contre ce choix dangereux pour ses desseins. Le général Prescott, alors gouverneur de la province, finit cependant par se rendre aux vœux de l'opinion publique.

Mais Rome était alors désolée. Pie VI, ayant déplu au grand conquérant qui faisait alors trembler l'univers, avait été enlevé du Vatican et jeté dans l'exil. La bulle qui ratifiait le choix de l'évêque et de la population du Canada n'arriva qu'en 1800.

Le vingt-cinq janvier 1801 fut un jour de joie pour les fidèles de la province de Québec. Joseph-Octave Plessis était sacré évêque en présence du gouverneur, des personnages les plus distingués du pays et d'une foule immense accourue de tous

côtés pour assister à cette fête splendide et réhausser le triomphe du prêtre bien aimé dont le nom était gravé dans tous les cœurs.

En 1806 il montait sur le siège épiscopal de Québec, devenu vacant par la mort de Mgr. Denault.

Comme tous les hommes providentiels, il arrivait dans le temps où la population française et catholique du Canada avait besoin de fortes têtes et de grands cœurs pour la défendre et la protéger. C'était l'époque où des ennemis puissants travaillaient à ressusciter des projets déjà tramés plus d'une fois contre l'existence d'une nationalité et d'une religion qu'ils détestaient.

La révolution américaine était venue à propos au secours des Canadiens-Français ; en face du soulèvement de ces colonies anglaises, l'Angleterre avait compris le danger de mécontenter les hommes dont elle avait besoin pour défendre sa puis-



sance en Amérique. Mais, une fois le danger disparu, l'oligarchie fanatique qui inspirait le gouvernement du Canada, avait recommencé ses persécutions.

Supprimer les biens des Jésuites et du Séminaire de Montréal; organiser par tout le pays un système exclusif d'éducation protestante; soumettre la nomination des prêtres, l'érection des paroisses et l'exercice de la religion catholique à la suprématie royale et au bon plaisir des gouverneurs, furent les principaux articles du programme qu'elle chercha à faire triompher en Angleterre. Les Ryland, les Mountain et les Sewell prédisaient que l'exécution de ce programme détruirait dans l'espace de dix ans le catholicisme en Canada.

Mgr. Plessis prit les rênes du pouvoir ecclésiastique dans ces circonstances difficiles. Il hésita un instant, en face d'une situation qui lui imposait une si grande responsabilité; mais son courage et son

inettlligence étaient à la hauteur des événements ; il entreprit la lutte. Elle fut longue, cette lutte, et elle fut rude aussi, sous Craig surtout, ce gouverneur de sinistre mémoire, dont l'administration arbitraire porte dans l'histoire le nom de *règne de la terreur*.

Pendant que Sir James Craig et la faction qui l'inspirait cherchaient à mettre dans l'esclavage la Chambre d'Assemblée, faisaient saisir les presses du *Canadien* et lançaient des mandats d'arrestation contre les Canadiens-Français les plus influents, ils travaillaient avec une égale ardeur à miner l'influence du clergé. Ruses, artifices, séductions, menaces et violences, tout fut mis en œuvre pour vaincre la persistance de l'évêque et lui arracher des concessions.

Lorsque Mgr. Plessis était arrivé à l'épiscopat, on avait fait des efforts énergiques, mais inutiles, pour l'empêcher de prêter serment d'allégeance en sa qualité d'évêque

catholique de Québec. Le digne prélat ayant pris ce titre plus tard dans un mandement où il demandait des prières pour le souverain pontife Pie VII, alors prisonnier à Savonne, une tempête terrible éclata et on résolut de porter un coup décisif.

Le fameux Ryland partit pour l'Angleterre en 1810, muni des instructions du gouverneur et porteur d'un mémoire violent dans lequel on suggérait de traduire Mgr. Plessis devant les tribunaux criminels du pays et on indiquait les moyens d'en finir avec une religion et une nationalité *odieuses* à la puissance anglaise.

Comme on le sait, on était moins fanatique ou du moins plus prudent en Angleterre ; on loua la loyauté et l'énergie du gouverneur et de sa clique, mais on les pria d'attendre et d'espérer.

Les Etats-Unis devaient être pour nous une occasion de salut en 1812 comme ils l'avaient été en 1776 : on allait avoir besoin de nous, il fallait nous ménager.

Craig était parti, laissant une mémoire détestée et la nationalité qu'il avait voulu détruire plus forte et plus confiante que jamais.

Sir George Prevost était arrivé, chargé d'une mission de paix et de conciliation. Résolu de se gagner les bonnes grâces du clergé, il eut plusieurs entrevues avec Mgr. Plessis, lui fit des promesses séduisantes, pour l'engager à faire des concessions; et lui demanda un mémoire contenant ses idées et ses principes.

L'illustre évêque fit ce mémoire qu'il commença par ces paroles remarquables :

“Je suis obligé de déclarer d'avance qu'aucune offre temporelle ne me ferait renoncer à aucune partie de ma juridiction spirituelle. Elle n'est pas à moi; je la tiens de l'Eglise comme un dépôt qu'il ne m'est nullement permis de dissiper et dont il faut que je rende compte.”

Les adversaires de Mgr. Plessis cherchaient leurs armes et leur force dans les

articles du traité de 1763 et de 1774, qui nous accordaient le libre exercice de la religion sans préjudice aux lois d'Angleterre et à la suprématie royale. S'appuyant sur cette réserve, ils prétendaient que la nomination des prêtres et des évêques appartenait au roi d'Angleterre, et que toute interprétation contraire était une atteinte portée à sa suprématie.

Mgr. Plessis revendiqua avec beaucoup de talent et d'énergie les libertés de l'Eglise catholique ; démontra que depuis la conquête on avait reconnu la juridiction des évêques catholiques et leurs titres ; que le traité de Paris ayant accordé aux habitants du Canada le libre exercice de leur religion, avait par là même admis l'existence légale des prêtres et des évêques nécessaires à cet exercice, et que l'Eglise devait être guidée par l'ancien droit, suivant lequel l'évêque était élu par le clergé de l'Eglise vacante et confirmé par le métropolitain

ou par le pape, sous le bon plaisir du souverain.

Mgr. Plessis eut bientôt le bonheur de voir ses généreux efforts couronnés de succès.

La guerre avait éclaté entre Angleterre et les Etats-Unis. L'évêque de Québec lança un mandement patriotique et entraînant pour exciter la loyauté et l'esprit guerrier de la population ; les Canadiens-Français prirent les armes avec enthousiasme et contribuèrent par leurs glorieux exploits à repousser l'invasion. L'Angleterre crut qu'après tout, elle méritait des égards, cette brave population qui venait de verser si généreusement son sang pour elle, et qu'une religion si loyale méritait d'être respectée.

Mgr. Plessis recevait bientôt des lettres qui reconnaissaient son titre et sa juridiction d'évêque catholique de Québec, et lui accordaient des appointements de mille louis par année, avec un siège dans le con-

seil législatif; et plus tard, il voyait se réaliser une idée qu'il avait caressée et cherché à faire prévaloir depuis bien des années. Toute l'Amérique anglaise, depuis l'île ou Cap Breton jusqu'au territoire du Nord-Ouest, ne formait alors qu'un vaste diocèse soumis à la juridiction de l'évêque de Québec.

Démembrer cette vaste contrée et en former plusieurs diocèses lui paraissait une chose nécessaire au progrès de la religion et à la propagation de la foi.

Déjà, il avait, le premier, fait aborer la croix dans ce vaste territoire de la Rivière-Rouge dont l'avenir se forme depuis quelque temps au milieu d'événements si émouvants, et dans le Haut-Canada comme dans les provinces du golfe, il avait semé les œuvres de son zèle et de son dévouement apostolique.

En 1818 le gouvernement anglais cédait à ses instances, et le Saint-Siège était heureux de lui décerner la récompense de ses

travaux : l'Eglise du Canada était définitivement organisée et constituée sur des fondements solides et dignes d'elle.

Mgr. Plessis était nommé archevêque de Québec ; les districts de Québec, de Trois-Rivières et de Gaspé étaient placés sous sa juridiction immédiate, et le reste de l'Amérique anglaise formait quatre grandes divisions dont chacune recevait un évêque suffragant et auxiliaire. On donnait à Mgr. McEachren le Nouveau-Brunswick, les Iles du Prince-Edouard et de la Magdeleine, à Mgr. McDonald, le Haut-Canada ; à Mgr. Provencher, le territoire du Nord-Ouest, et à Mgr. Lartigue, le siège épiscopal de Montréal.

A côté de la grande œuvre de l'émancipation de l'Eglise du Canada, Mgr. Plessis en poursuivait une autre avec non moins de zèle et de succès : c'est celle de l'éducation. Il avait compris que le meilleur moyen d'assurer l'avenir de la religion et de la patrie était de leur préparer des



défenseurs instruits et habiles. Les efforts de ceux qui avaient voulu briser nos destinées avaient rendu cette tâche difficile. La Chambre d'Assemblée avait, dans un moment d'aveuglement, établi, en 1801, " l'Institution royale," loi inique destinée à anglifier le pays en le couvrant d'écoles protestantes. Les enfants n'y allaient pas, mais ils restaient sans éducation.

Fonder des écoles et des collèges et faire disparaître cette loi injuste furent deux des grands objets de sa vie. Il trouva, pour réaliser la première partie de ce programme, des prêtres admirables dont le dévouement et les sacrifices jetèrent à Nicolet et à St. Hyacinthe les fondements de ces deux brillantes maisons d'éducation qui nous ont fait tant de bien. Lui-même ne recula devant aucun sacrifice ; lorsqu'il trouvait dans une famille pauvre un enfant remarquable, il était heureux de se charger de son éducation. C'est à ce dévouement que nous devons quelques-uns de nos prêtres et

de nos hommes les plus distingués, entre autres l'illustre Vallières. Il eut plus de difficulté à accomplir l'autre partie de sa tâche.

La législature du Bas-Canada avait passé, en 1820, une loi équitable dans le but de favoriser l'établissement d'écoles catholiques, et cette loi avait été réservée à la sanction royale. Mgr. Plessis mit tout en œuvre pour la faire adopter par le gouvernement anglais ; ses correspondances avec Lord Bathurst à ce sujet font foi de son habileté et de son énergie. Il lui fut donné de voir, avant de mourir, le triomphe des idées pour lesquelles il avait lutté pendant quinze ans ; il voyait disparaître, en 1824, cette grande injustice qui obligeait le Bas-Canada de soutenir une institution destinée à l'angliciser ; les fabriques obtenaient le droit de posséder des écoles paroissiales ou communes.

J'ai dit qu'il avait été nommé au conseil législatif en 1817. Il se montra là, comme

partout ailleurs, le défenseur ardent des droits religieux et civils de ses compatriotes, et plus d'une fois l'autorité de sa parole fit avorter les projets injustes de cette assemblée de *vieillards malfaisants*

L'histoire dit qu'il fut aussi bon Canadien-Français que bon évêque, et que les concessions religieuses qu'on lui fit afin de lui arracher en retour des concessions politiques, le trouvèrent ferme, inébranlable sous le drapeau des Bédard et des Papineau. Et lorsqu'en 1822, l'Angleterre, cédant aux instances de nos ennemis acharnés, voulut nous imposer sans nous consulter cet infâme projet d'union avec le Haut-Canada, dont l'objet était l'extinction de notre nationalité, quelle fut la voix puissante qui protesta avec le plus de force contre cet acte inique ? Ce fut celle de Mgr. Plessis. Cette voix retentit dans toute sa puissance aux oreilles des Lymburner, des Sherbrooke, des Bright et des Poynter, ces amis sincères des Canadiens-Français, pour stimuler leur

zèle en notre faveur. Et c'est dans cette circonstance qu'il écrivait à l'hon. Louis Joseph Papineau, que le Bas-Canada avait député en Angleterre, une lettre d'encouragement et d'éloges qui les honore tous deux. Plus d'une fois ces deux grands hommes, les deux plus brillantes illustrations de l'époque où ils vécurent, s'entendirent et se prêtèrent un secours mutuel pour faire triompher le Bas-Canada dont ils étaient les chefs reconnus et vénérés. Ils réussirent encore, dans cette occasion, à éloigner du ciel de leur pays le nuage qui le menaçait : puisse la patrie leur en garder une reconnaissance éternelle !

Mais cette vie si belle, si pleine de mérites devait s'user et finir comme tout ce qui est humain. Lorsque le fils de l'humble forgeron de Montreal, devenu l'un des plus grands évêques et des hommes les plus illustres de son pays, fut arrivé à l'âge de soixante et deux ans, Dieu trouva qu'il était temps de lui décerner la récompense

de ses travaux et de ses vertus ; il l'appela à lui, le quatre décembre mil huit cent vingt cinq.

La nation désolée s'inclina sur cette tombe auguste : grands et petits, riches et pauvres vinrent y déposer le tribut de leur douleur et de leur respect ; on aurait dit que le ciel de la patrie, devenu triste et sombre, avait perdu son astre le plus brillant. A Londres comme à Rome, dans les rangs les plus élevés de la société, sur les marches même du trône, on vit éclater les sympathies les plus nobles. Ceux que le grand évêque avaient le plus ardemment combattus pendant sa vie ne purent s'empêcher de joindre leur voix à ce concert unanime d'éloges et d'admiration.

Je voulais faire un portrait et j'ai fait une biographie ; j'ai cru que je ne pouvais faire ressortir cette belle carrière sans mentionner les événements importants qui l'ont signalée.

Quelques mots suffisent pour compléter ma tâche.

Mgr. Plessis n'était pas grand, mais il était gros, robuste et vigoureux ; il avait une tête forte et belle, solidement posée sur de larges épaules : un front élevé, remarquable par la noblesse, l'élégance et la hardiesse des lignes ; des yeux magnifiques. au regard vif, distingué et pénétrant qui semblait capable de lire au fond de la mer comme au fond des âmes ; la bouche ferme, un peu soulevée, avait tous les indices de l'énergie et de la bienveillance : tout cela était illuminé des rayons les plus brillants des charmes de l'esprit et des qualités du cœur. Son extérieur imposait à tous le respect, la confiance et l'admiration ; sa vue faisait du bien comme tout ce qui est beau, grand et bon.

Son caractère est tout entier dans ce tableau et dans les œuvres magnifiques dont nous avons le bonheur de contempler les résultats. C'était une noble nature ;

l'amour de Dieu et de la patrie, la charité, la générosité et la douceur s'y mêlaient à la vivacité, à l'enjouement et à la gaité la plus attrayante. Ajoutons à cela un esprit fin, délicat, admirablement cultivé, une mémoire étonnante, un jugement profond, solide comme le roc, une vie pure exclusivement occupée de la gloire de Dieu et du bonheur des autres;—et l'on comprendra le prestige et l'influence de cet homme, l'amitié et l'admiration qu'il inspirait à ses compatriotes comme aux étrangers. C'était l'idéal de la perfection à laquelle l'homme peut arriver par les splendeurs de l'intelligence unis aux grandeurs de la véritable vertu et aux fécondes inspirations de la religion bien comprise.

Mgr. Plessis n'était pas ce qu'on appelle un homme d'imagination et de sentiment; on ne voit pas dans les sermons ou discours qui nous sont restés de lui ces entraînements et ces mouvements spontanés qui enlèvent un auditoire, c'était plutôt un

homme d'esprit, de bon sens et de jugement, un philosophe, un administrateur remarquable et un diplomate habile. Les personnages distingués du Canada et d'Angleterre, devant lesquels il plaida pendant tant d'années la cause de ses compatriotes et de son église, étaient étonnés de la largeur et de la sagacité de ses vues, de la profondeur et de la libéralité de ses convictions et de l'habileté avec laquelle il savait s'emparer de leur sympathie. C'était bien l'homme qu'il fallait pour agir sur ces esprits fiers, subtils et prévenus, pour les forcer de respecter une religion et une nationalité si bien représentées. Tous les gouverneurs, qui eurent des rapports avec lui, avouaient qu'ils avaient rencontré dans l'évêque Plessis un esprit supérieur et un grand caractère, un homme capable de leur tenir tête. Soyons fiers de ces hommages dont l'honneur rejaillit sur nous.

Sa conversation vive, animée, semée de traits piquants, d'anecdotes plaisantes, était



recherchée des hommes d'esprit. Les choses ridicules lui causaient, même dans les circonstances les plus solennelles, des accès de gaieté qu'il ne pouvait réprimer. Plus d'une fois, on l'a vu dans la chaire ou à l'autel, s'arrêter tout court et faire les plus grands efforts pour réprimer une malheureuse envie de rire provoquée par une peinture grotesque, un incident bizarre. Plein de bonté et de déférence pour ses prêtres et les jeunes ecclésiastiques, il prenait souvent plaisir à les taquiner et à les raillier avec une familiarité agréable.

Le Rév. M. Mignault, ancien curé de Chambly, dont tout le monde garde un si bon souvenir, avait été son secrétaire. Lorsqu'il fut obligé de faire son premier sermon, à la cathédrale de Québec, il exprima à Mgr. Plessis son anxiété. " Marche, marche, lui dit l'évêque, dis toi en montant que tu es le moins fin de la bande. " Le jeune prêtre monta dans la chaire et s'acquitta de sa tâche avec succès, " Eh ! bien,

lui dit Monseigneur, après le sermon, le diable a-t-il trouvé moyen de te dire que tu étais le plus fin ?”

Versé dans la littérature, l'histoire et la philosophie, il avait l'esprit orné des plus riches connaissances et son heureuse mémoire lui rappelait les pages qui l'avaient le plus frappé dix et vingt ans après qu'il les avait lues.

Il n'y a qu'une chose qu'il ne put jamais apprendre parfaitement, malgré ses efforts, c'est l'anglais. Il prenait plaisir à raconter lui-même ce qu'il lui était arrivé. un jour. Une irlandaise était venue le consulter et lui avait exposé son affaire avec la faconde et l'entrain qui caractérisent les enfants de la verte Erin, les femmes surtout. Mgr. Plessis lui répondit en anglais, et il y avait déjà plusieurs minutes qu'il parlait, lorsque la pauvre femme lui remarqua, toute confuse, qu'elle ne comprenait pas le français.

Combien de pages il me faudrait maintenant pour rendre un digne hommage à ses

vertus sacerdotales, à son zèle admirable pour le salut des âmes et à ses généreux efforts pour faire fleurir dans sa patrie bien-aimée la foi et les vertus qui font la force et la grandeur des nations, pour dire avec quel soin il travailla pour obtenir ce but sublime, à donner à ses prêtres la sagesse le dévouement et les autres vertus qu'il possédait lui-même à un si haut degré !

Pour donner une idée de la douce influence qu'il devait exercer sur son clergé, je ne puis mieux faire que de citer une belle parole qu'on peut regarder comme l'expression des sentiments du pays tout entier.

“ Si j'avais offensé cet homme là, ” disait un jour M. Painchaud, fondateur du collège St. Anne, je consentirais à me traîner sur les genoux, depuis mon presbytère jusqu'à Québec, pour lui demander pardon. ”

La vie de Monseigneur Plessis est pleine de grands enseignements.

A ceux qui nient ou méconnaissent les

services rendus par la religion au Canada, elle offre un sujet de méditations profitables, et au clergé lui même, elle présente des exemples salutaires de prudence, d'énergie et de patriotisme. Elle a réalisé, cette vic sublime, le problème difficile de rendre à Dieu ce qui est à Dieu, à César ce qui est à César, et à la patrie ce qui est à la patrie. Mgr. Plessis aura le mérite éternel d'avoir conduit sûrement la barque qui portait les destinées de l'église du Canada, au plus fort de la tempête, lorsqu'une main trop nerveuse ou inexpérimentée aurait pu la jeter sur les écueils, et d'avoir ouvert au catholicisme dans l'Amérique du Nord ces vastes horizons qu'il parcourt si glorieusement. Il aura aussi l'honneur d'avoir compris que la mission civilisatrice de la Nouvelle France devait se poursuivre, comme autrefois, par l'alliance et la protection mutuelle de la religion et de la patrie, de la foi et du patriotisme, et que plus la confiance du peuple dans son clergé est

grande, plus la conduite de celui-ci doit être sage, prudente et nationale. Instruit par l'expérience des siècles, il savait, sans doute, que le jour où le peuple canadien regretterait d'avoir mis ses destinées entre les mains de ses prêtres, serait un jour fatal pour son pays et la religion.

Il a indiqué au clergé catholique la voie lumineuse qu'il doit suivre pour conserver et propager dans un pays où l'indépendance de la pensée est si grande et l'erreur si facile, une religion d'amour et de charité sortie des entrailles d'un Dieu et fécondée dans le sang des martyrs. Aussi, tant que le clergé marchera à la lumière de cette grande existence, la croix plantée sur les bords du St. Laurent par Jacques-Cartier, sera le signe de salut et le plus glorieux symbole de la nationalité canadienne-française.





M<sup>GR</sup> B O U R G E T









MONSEIGNEUR BOURGET.

MONSEIGNEUR  
BOURGET

ÉVÊQUE DE MONTRÉAL

PAR

L. O. DAVID.



MONTREAL:  
TYPOGRAPHIE GEO. E. DESBARATS

1872.

Tous droits réservés.

BX 4705. P6 D3

# MGR BOURGET

---

SOIXANTE ET TREIZE ans ; trente-quatre d'épiscopat, et cinquante de sacerdoce.

Les cheveux blancs comme l'aube dont il se revêt pour l'office divin, lisses et soyeux; les yeux bleu-pâle, le regard doux et placide que donnent la vertu et l'habitude de la méditation ; le front haut, saillant, tous les signes de l'énergie dans le haut de la figure, et de la douceur dans la bouche, dans le sourire qui erre presque constamment sur ses lèvres ; le teint frais et coloré de la jeunesse ; une figure qui rayonne, tant le sang qui l'anime est riche et abondant, quelque chose de diaphane

illuminé par une douce lumière ; une voix pénétrante dont le timbre métallique et monotone a quelque chose de plaintif.

Tempérament sanguin, vif et nerveux, qui se traduit par des mouvements saccadés lorsqu'il marche et par un changement continuél de position lorsqu'il est assis. Taille moyenne, mais assez forte ; peu de chair, mais de bons muscles une organisation physique délicate et vigoureuse en même temps ; une attitude modeste, une physionomie pleine de douceur, de bienveillance et de recueillement, qui frappe l'homme le plus indifférent et le force de s'incliner avec respect ; type accompli que l'artiste, voulant peindre la vertu sous des traits humains, devrait prendre comme modèle. Combien de fois, à la vue de certains tableaux représentant quelques-uns des hommes vénérés par l'Eglise, n'avons-nous pas entendu dire : " Comme ce portrait ressemble à Mgr. Bourget ! "

Caractère doux, aimable, affable, mo-

deste, timide même et cependant susceptible de résolutions énergiques, capable d'entreprendre les choses les plus difficiles, les luttes les plus sérieuses : un arbre délicat aux branches chargées de fleurs et de fruits avec des racines de chêne. Exemple frappant de la puissance du sentiment religieux.

Aimant à rire et à plaisanter et sachant le faire avec délicatesse ; conversation enjouée, intéressante. Esprit vif et délié qui doit plus au travail qu'à la nature, recherchant le beau et le vrai. Imagination ardente qui embellit de fleurs exquisés les douces émanations de sa foi et de sa piété. Plusieurs des mandements de Monseigneur sont des œuvres remarquables où la justesse des aperçus et l'énergie du raisonnement se mêlent aux agréments du style, aux poétiques inspirations de la religion et de la patrie.

Religion et Patrie ! on sent en quelque sorte les battements de son cœur, lorsqu'il

## MONSEIGNEUR BOURGET

parle de ces deux choses sacrées ; on comprend que pour elles, il est prêt toujours à faire les plus grands sacrifices.

Se multipliant à l'infini pour remplir les devoirs innombrables que son ministère et son zèle lui imposent. On se demande : comment, à son âge et avec la maladie qui menace si souvent de le ravir à l'affection de son diocèse, il peut vaquer à tant de choses et s'occuper en même temps de questions qui, à elles seules, devraient absorber toutes ses facultés, tous ses instants.

Tard, bien tard dans la nuit, on voit souvent une lumière briller à une des fenêtres de l'évêché ; c'est l'évêque de Montréal qui prend sur son sommeil les heures dont il a besoin pour compléter ses laborieuses journées ; et à quatre heures du matin, on peut voir cette lumière se rallumer. Le dernier au sommeil et le premier à la prière et au travail. Tel il était écolier et plus tard ecclésiastique ou simple prêtre, tel il est aujourd'hui, soumis à la règle, assidu à



tous les exercices de piété, poussant jusqu'au scrupule le désir de donner à chacun de ses actes le cachet de la perfection.

On connaît les œuvres de son dévouement pour le salut des âmes et de sa charité pour toutes les misères de la société ; notre ville est remplie, en quelque sorte, des communautés qu'il a fondées, des asiles bénis qu'il a ouverts à toutes les infortunes physiques et morales. Les bonnes œuvres ! elles naissent sous son souffle comme les fleurs sous les tièdes haleines du printemps.

On l'a vu au milieu des épidémies, au sein des hôpitaux et des prisons, dans tous les asiles consacrés à la souffrance ou au repentir ; ces glorieux champs de bataille où jamais la charité catholique n'a été vaincue ! et partout il a laissé des traces ineffaçables de son passage.

Lorsque des milliers d'Irlandais, frappés d'une maladie terrible en abordant nos rivages, se tordaient dans la douleur et

répandaient autour d'eux le venin de la contagion, quelle est l'ombre bienfaisante qui plana sur les scènes lugubres dont les bords du St. Laurent furent alors témoins ? Quel est le dévouement qui abégea les souffrances de ces infortunés par les consolations de la religion, et donna aux enfants de ceux qui succombèrent, d'autres pères et d'autres mères ?

Ceux qui ont survécu se souviennent de cette figure qui leur apparut tant de fois, dans leur agonie, comme une vision céleste, un symbole d'espérance, et ils ne l'oublieront jamais.

Voyez ces personnes qui, tous les jours, gravissent lentement les marches de pierre qui conduisent à l'évêché de Montréal ; ce sont des vieillards, des hommes dans la force de l'âge, mais abattus par la souffrance ; des femmes, des jeunes gens, tous ils vont là demander des consolations ou des secours à leur saint pasteur, le refuge des affligés. Regardez cette mère à la figure rougie

par les larmes ; aux yeux creusés par l'insomnie ; elle vient de loin ; son enfant est malade, il souffre d'une maladie que les médecins croient incurable ; elle vient le présenter à Monseigneur pour qu'il le guérisse. Le bon et pieux évêque l'accueille avec bienveillance ; il comprend, dans la sensibilité de son cœur, ces inquiétudes maternelles : quel bonheur pour lui s'il pouvait toutes les soulager ! On dit que ces pauvres mères s'en retournent toujours consolées, et que plus d'une attribue la guérison de son fils aux prières de Monseigneur.

J'ai mentionné sa piété. On peut dire qu'elle a été l'auréole de sa vie, l'arôme de ses vertus et le principe fécondant de ses œuvres. C'est à elle qu'il doit en grande partie l'énergie qui le soutient et qui lui a donné les moyens de triompher de son humilité. Convaincu qu'il n'est rien par lui-même, il aurait succombé sous le fardeau de sa responsabilité, sans sa confiance

illimitée dans l'efficacité de la prière et de la protection spéciale de la Sainte Vierge, dont il est un des serviteurs les plus dévoués.

Lorsque, dans son immense désir de faire le bien, il a demandé la bénédiction du Ciel sur un projet qu'il croit avantageux au salut des âmes et à la gloire de la religion, il ne s'arrête plus devant aucun obstacle; le sentiment religieux donne alors à son énergie naturelle une force extraordinaire. Quelques-uns même s'en plaignent et disent que Monseigneur ne tient pas compte assez alors de certaines exigences de notre société ou des intérêts publics et personnels qui s'opposent à la réalisation de ses désirs. Ils ajoutent que dans ses relations ou celles de ses prêtres avec les laïques, il agit trop d'après le principe que l'autorité a toujours raison.

Nous mentionnons ces reproches sans les discuter. Il est difficile et dangereux de juger les actes d'un évêque, parce que

lui seul, dans la plupart des cas, en connaît parfaitement la raison et la portée. Beaucoup sont convaincus que dans un pays comme celui-ci, où tant de races et de religions sont appelées à vivre ensemble, la prudence et l'esprit de conciliation sont absolument nécessaires. Mais jusqu'où doit aller cette conciliation ? Et qui doit en juger si ce n'est l'évêque lui-même dans sa conscience et sa sagesse ? Dans tous les cas, ces reproches sont bien peu de chose, quand on songe à la vivacité des luttes que l'évêque de Montréal soutient depuis quelques années, à l'importance des intérêts qui sont en jeu dans les grandes questions qu'il a soulevées. Mais esquissons rapidement les principaux traits de la vie qui nous occupe.

C'était en 1821. L'illustre évêque Plessis avait triomphé de tous les obstacles qui s'étaient opposés à l'exécution du projet qu'il poursuivait depuis longtemps pour établir l'Eglise du Canada sur des fonde-

ments solides et durables ; il avait obtenu la division de son vaste diocèse, et M. Lartigue, prêtre du Séminaire de St. Sulpice, avait été fait évêque de Montréal, évêque auxiliaire, à la grande joie de la population catholique de ce diocèse. Le nouvel évêque ayant demandé à Mgr. Plessis de lui donner comme secrétaire quelqu'un qui pût l'aider dans l'exercice de ses nombreuses et difficiles fonctions, l'évêque de Québec lui indiqua un jeune ecclésiastique qui faisait la classe au collège de Nicolet. " On le dit un peu scrupuleux, ajoutait Mgr. Plessis, mais nul ne fera mieux votre affaire."

Ce jeune ecclésiastique était né le 30 octobre 1799, dans une concession de la paroisse de la Pointe-Lévis, connue sous le nom de "Arlaka." L'humble et antique maison où il vit le jour est devenue célèbre ; les gens de l'endroit la montrent avec orgueil au touriste curieux en disant : " C'est là qu'est né Mgr. Bourget."

Son père, Pierre Bourget, et sa mère, Thérèse Paradis, étaient à la tête d'une famille de treize enfants ; Ignace était le onzième. Après avoir été à une école tenue par un monsieur Gingras, dans la paroisse de Beaumont, voisine de celle de Lévis, il était entré au séminaire de Québec, où il avait fait son cours classique. Quelques-uns de ses compagnons de classe étaient Mgr. Magloire Blanchet, M. le Grand-Vicaire Gauvreau, M. Chartier, prêtre, l'hon. juge Bédard, M. le Dr. Bardy, D. Defoy. Il avait embrassé l'état ecclésiastique, et après avoir étudié la théologie au Séminaire de Québec pendant une couple d'années, il était passé au collège de Nicolet.

M. Rainbault était alors supérieur de cette maison naissante et en même temps curé de la paroisse ; M. Leprohon, dont l'évêque de Montréal garde les meilleurs souvenirs, était directeur du collège.

La vie du jeune lévite avait toujours été,

jusque là douce, modeste et vertueuse : sous le toit paternel comme sous le toit du collège, il avait grandi dans les bonnes pensées, les généreuses aspirations. Sous les dehors simples et modestes de cet enfant, les directeurs du séminaire de Québec et du collège de Nicolet n'avaient pas tardé à deviner un caractère d'élite, une intelligence susceptible de rapides développements. Ce fut aussi la manière de voir de Mgr. Plessis, qui se connaissait en hommes ; il l'avait prouvé plus d'une fois, et en particulier lorsqu'il prit sous sa protection le pauvre petit garçon qui devint le célèbre Vallières.

Lorsque le jeune Bourget partit pour Montréal au mois de mai 1821, il ne se doutait pas dans son humilité qu'il serait, un jour, le successeur de l'évêque éminent à l'ombre duquel il allait travailler. Il arriva dans cette ville au milieu des nuages qui assombrirent les premiers temps de l'épiscopat de Mgr. Lartigue. On sait que



de graves difficultés avaient forcé l'évêque de laisser le Séminaire et d'aller demander l'hospitalité aux dames de l'Hôtel-Dieu.

Donner une église et un évêché à l'évêque fut alors le mot d'ordre de la population catholique de Montréal. Les citoyens du faubourg St. Laurent se distinguèrent surtout par leur zèle en faveur de cette grande œuvre.

Le comité nommé pour la conduire à bonne fin se composait de MM. A. Tulloch, T. Truteau, P. Fiset, M. Nadeau, Leduc, Bourbonnière, Pominville, etc. MM. Denis-Benjamin Viger et Louis-Joseph Papineau donnèrent le terrain où se trouve l'église actuelle de St. Jacques.

Les souscriptions furent généreuses, et l'entreprise alla si vite que le vingt septembre mil huit cent vingt-cinq, Mgr. Lartigue et son secrétaire entraient dans le premier évêché de Montréal.

Le jeune secrétaire fut d'un grand secours pour le succès de cette œuvre ; son zèle,

son activité et le dévouement avec lequel il remplissait les devoirs de son ministère lui gagnèrent en peu de temps la confiance de son évêque et l'affection du peuple. Aussi, lorsqu'en mil huit cent trente-six, Mgr. Lartigue fut définitivement nommé évêque titulaire du diocèse de Montréal, il se hâta de s'adjoindre comme coadjuteur celui qui depuis dix ans partageait ses labeurs. Le vingt-cinq juillet mil huit cent trente-sept, le modeste enfant de Lévis était consacré évêque de Telmesse, dans la nouvelle cathédrale, au milieu d'un concours immense du peuple et du clergé ; ce fut un grand jour, une fête brillante pour le diocèse de Montréal.

Trois ans plus tard, la population de Montréal se pressait encore dans la même enceinte ; mais cette fois, l'événement qui la réunissait était bien différent ; elle venait rendre ses derniers devoirs aux restes mortels du premier évêque de Mont-

réel. Mgr. Lartigue était mort le dix-neuf avril mil huit cent quarante.

Son successeur était tout nommé d'avance; Mgr. Bourget prit possession du siège épiscopal de Montréal, le vingt-trois avril mil huit cent quarante. Il annonçait cet événement le trois mai suivant, dans un mandement tout imprégné d'humilité et du sentiment de la responsabilité immense qu'il assumait. Après avoir déploré dans des termes pleins d'amertume la mort de l'illustre défunt, il ajoutait :

“ Le regret que vous cause sa mort est  
“ d'autant plus amer, que vous ne pourrez,  
“ Nos Très-Chers Frères, vous consoler de  
“ cette perte immense, en voyant le fardeau  
“ de l'Episcopat passer à un sujet si peu  
“ qualifié pour remplacer auprès de vous ce  
“ savant et vertueux prélat. Hélas ! que  
“ Nous sommes loin d'avoir les dispositions  
“ nécessaires pour remplir dignement les  
“ sublimes fonctions de l'Apostolat ; et  
“ qu'il est à craindre que Dieu n'ait permis

“ Notre élévation que pour Nous punir de  
 “ Nos innombrables péchés et vous châtier  
 “ vous-mêmes du mépris que vous auriez  
 “ fait des grâces que vous avez reçues par  
 “ le ministère de cet excellent pontife. ”

Paroles sublimes que la religion catholique seule peut produire dans toute leur candeur !

Le pieux évêque se mit à l'œuvre et se consacra plus que jamais à cette vie de prière et de travail à laquelle il était déjà habitué ; il laissa couler de son cœur cette source intarissable de foi et de piété dont les eaux bienfaisantes fécondent depuis un demi-siècle le diocèse de Montréal.

L'un de ses premiers actes fut l'établissement d'un chapitre. Cette institution, si utile aux évêques et à la religion, avait existé dans les premiers temps de la colonie, mais elle n'avait pas tardé à disparaître : ce fut Mgr. Bourget qui la ressuscita. Les premiers chanoines titulaires de Montréal furent MM. A. G. Manseau, V.-G., H.

Hudon, J. C. Prince, H. F. Trudeau, E. Lavoie et J. O. Paré.

Il faudrait bien des pages pour raconter tous les bienfaits et les événements glorieux de son épiscopat. Tout ce que son âme ardente a pu lui inspirer pour détruire le vice et l'erreur, augmenter la foi et faciliter le salut des âmes dans son diocèse, il l'a fait. Les yeux toujours ouverts sur tous les dangers qui pouvaient menacer le troupeau confié à ses soins, il a prié, il a veillé sans cesse.

Il a fondé une quinzaine de communautés, de maisons de charité et d'éducation, et une vingtaine de sociétés, confréries ou pieuses congrégations. C'est à lui que nous devons, par exemple, l'établissement dans ce diocèse des membres éminents de la Société de Jésus et des RR. PP. Oblats, si populaires parmi nous ; des dames de la Providence, du Bon-Pasteur, de la Miséricorde, des Frères Joséphites et de St. Viateur, des Pères et religieuses de Ste.

Croix, l'Institut des Sourds-Muets, l'Association des Dames de Charité, la Société Ste. Blandine pour les filles de service, l'Hospice St. Joseph pour les prêtres vieux et infirmes, plusieurs salles d'asile, etc., etc.

Il s'est associé à toutes les généreuses aspirations, à tous les dévouements qui avaient pour but de développer la vocation religieuse dans son diocèse. Il serait heureux s'il n'avait qu'à frapper la terre du pied pour en faire sortir des légions de prêtres, de missionnaires et de religieuses qu'il voudrait envoyer dans toutes les parties de l'Amérique porter le flambeau de la Foi.

Il a écrit trois à quatre cents mandements et lettres pastorales ; j'ai dit que plusieurs étaient remarquables. Citons en particulier son mandement sur les *Tables Tournantes*, qui a reçu, même en France, les plus grandes éloges pour les connaissances théologiques et philosophiques qu'il renferme, celui sur l'Université Laval, l'incendie

de Montréal, l'épidémie de mil huit cent quarante-sept, les orphelins des Irlandais émigrants, les infortunes de Pie IX en mil huit cent quarante-huit, l'usure, l'indépendance et l'inviolabilité des Etats Pontificaux, le Denier de St. Pierre, etc., etc.

Il y a là des pages admirables qui rappellent le langage des premiers Pères de l'Eglise, et dans lesquelles brillent comme des diamants les plus belles qualités du cœur et de l'esprit.

Dans plusieurs de ces mandements, il fait des appels chaleureux au sentiment national de la population en faveur de la colonisation, de l'industrie, et autres choses utiles au bien-être et à la gloire de la patrie. Dès mil huit cent quarente-huit, il déplo-rait les dangers de l'émigration et suppliait les Canadiens-Français de rester sur le sol de leurs pères et d'en exploiter les ressources. Il a combattu toute sa vie avec ardeur l'ivrognerie, par la prédication et l'établissement de sociétés de tempé-

rance ; il a organisé contre ce vice destructeur des croisades qui ont eu le plus grand succès.

Il a fait cinq voyages à Rome, et chaque fois il en est revenu plus zélé et plus attaché que jamais au trône pontifical.

On comprend les jouissances que le pieux évêque a dû éprouver au milieu des merveilles et des souvenirs les plus glorieux du catholicisme. En France, en Italie, à Rome surtout, on a été témoin de l'ardeur de sa foi et de sa piété, de ses efforts pour rendre ses voyages utiles à son diocèse. Le Souverain Pontife l'a honoré d'une manière spéciale et s'est plu à satisfaire tous ses pieux désirs.

C'est dans l'un de ces voyages, en mil huit cent cinquante-quatre, qu'il composa un ouvrage sur le " Cérémonial des évêques, " d'après les usages et traditions de l'Eglise de Rome. Cet ouvrage lui valut les félicitations les plus vives de la part du Souverain Pontife et de plusieurs des pre-



miers personnages de la Cour Romaine. Il avait déjà fait un traité sur ces questions, lorsque les Pères du premier concile de Québec avaient résolu d'adopter la liturgie romaine.

A son retour, en mil huit cent cinquante-six, après deux années d'absence, il entreprit d'introduire dans son diocèse les rites et coutumes de cette liturgie. Le peuple, qui tenait à ses vieilles cérémonies françaises, s'en sépara avec regret et fit entendre des murmures ; mais la tempête fut courte, on finit par se soumettre de bonne grâce aux réformes voulues par l'évêque ; on s'est même habitué au collet romain et à l'absence du crucifix sur le banc d'œuvre.

L'épiscopat de Mgr. Bourget, depuis 1852, a été marqué par des événements importants ; c'est l'époque de ses épreuves et de ses luttes.

Outre la question de la liturgie, il s'en est soulevé plusieurs autres qui ont vivement passionné l'opinion publique.

Le huit juillet mil huit cent cinquante-deux, la cathédrale et le palais épiscopal, l'un des plus beaux édifices de Montréal, construit depuis un an, devenaient la proie des flammes, dans cet incendie lamentable qui dévora une partie considérable de la ville. Lorsqu'il fut question de rebâtir la cathédrale et l'évêché, les difficultés s'élevèrent entre l'évêque et les citoyens du quartier St. Jacques. Il souriait assez à Monseigneur d'aller s'établir sur le plateau situé au coin des rues St. Denis et Sherbrooke, où on lui offrait un magnifique terrain ; mais n'ayant pas trouvé les avantages qu'on lui donnait satisfaisants, en vue des projets qu'il entretenait au sujet de la future cathédrale, il alla se fixer au Mont St. Joseph, où il bâtit provisoirement une chapelle et un évêché.

Il est naturel que la population canadienne-française ait vu avec peine son évêque bien-aimé s'éloigner d'elle ; mais les événements donneront raison à l'évêque

avant longtemps, peut-être. La cathédrale, destinée, dans la pensée de Monseigneur, à être le plus beau monument religieux de l'Amérique, sera au centre de la population catholique de Montréal.

Puis est venue la fameuse question de l'Institut-Canadien, qui, après avoir parcouru plusieurs phases, a atteint son zénith dans l'affaire Guibord.

Que la minorité ait bien fait de laisser l'Institut-Canadien, c'est douteux ; elle aurait dû rester là et lutter vaillamment, au lieu de laisser le terrain à la merci des mauvaises influences ; elle aurait dû chercher à réformer et non pas détruire une institution nationale pleine de souvenirs patriotiques. Mais une fois la séparation faite, une fois connu et constaté que l'Institut-Canadien avait des livres dangereux pour la jeunesse, celui qui, dans ce diocèse, a reçu la mission et fait la promesse de veiller sur les âmes confiées à ses soins, pouvait-il s'abstenir ?

A ces brûlantes questions est venue se joindre celle plus importante encore du démembrement de la paroisse de Montréal. Ici, c'est l'évêque contre le Séminaire et le gouvernement. Croyant que, dans l'intérêt de la population catholique de Montréal, il était opportun de diviser la paroisse de Montréal, Monseigneur entreprit de le faire. Le Séminaire, qui possède de par la loi et les autorités ecclésiastiques, depuis un temps immémorial, le titre et les droits de curé de la paroisse de Montréal, et qui croyait répondre suffisamment aux besoins de la population catholique en établissant des succursales, soumit au Souverain Pontife les objections qu'il avait à se soumettre à tous les désirs de l'évêque. Plusieurs de ces objections furent maintenues, d'autres furent écartées, il y eut même des concessions de part et d'autre, et finalement un décret intervint autorisant l'érection canonique de nouvelles paroisses, à la condition

que les curés seraient désignés par le Séminaire et nommés par l'évêque.

De nouvelles difficultés surgirent alors au sujet de l'interprétation de ce décret, les messieurs du Séminaire prétendant qu'il ne donnait pas à l'évêque le droit d'établir des paroisses purement canoniques, mais des paroisses ordinaires. Monseigneur, cependant, procéda à ériger des paroisses canoniques suivant le sens qu'il donnait au décret. Mais lorsque les curés des nouvelles paroisses voulurent avoir des registres, les autorités judiciaires refusèrent de leur en donner en disant que la loi ne reconnaissant pas les paroisses canoniques, le curé seul de la paroisse civile pouvait tenir des registres. Pendant ce temps-là, le Séminaire appelait à Rome de la décision de l'évêque.

Il y a quelques mois, l'archevêque de Québec était chargé par les autorités romaines de faire une enquête sur certains faits se rapportant aux questions débattues

et de faire rapport. La cause est donc en appel, et, avouons-le, il faut qu'elle présente des difficultés pour que les autorités romaines chargées de la décider y consacrent autant de peine et un temps si considérable. Il est malheureux que cette affaire ait été portée devant le public sous des formes plus ou moins dangereuses, qu'elle soit tombée dans le domaine politique où elle a créé beaucoup de malaise.

Il est aisé de saisir la pensée qui inspire Monseigneur dans ces questions, comme dans tous les autres actes de la vie : c'est de mettre complètement l'Eglise du Canada sous le contrôle et la direction des doctrines et de la discipline romaines, de faire prévaloir le principe de l'autorité ecclésiastique dans toute sa plénitude vis-à-vis des fidèles et du pouvoir civil. C'est le principe que le Séminaire et l'évêque ont cherché à faire triompher en commun dans l'affaire Guibord et que les tribunaux ont consacré. En vue des complica-

tions que l'avenir peut nous réserver, nous avons tout l'intérêt du monde à assurer, à couronner, pendant que nous le pouvons, l'édifice de nos libertés religieuses et nationales, à le mettre à l'abri des orages et des tempêtes. Réaliser cet objet est une bonne œuvre ; mais cela doit se faire avec prudence, par les efforts réunis de l'autorité civile et religieuse ; leur division serait fatale à l'une et à l'autre et un malheur pour notre nationalité.

En politique, Mgr. Bourget a toujours fait preuve d'une grande prudence ; il s'est appliqué à garder la neutralité entre les partis qui se disputaient les faveurs de l'opinion publique.

Il croit sans doute que sous un gouvernement constitutionnel, les partis doivent avoir la plus grande liberté d'action dans la sphère de leurs attributions ; qu'entraver le libre exercice des convictions serait porter atteinte au principe même qui constitue le fondement de ce régime politique,

Il est difficile de resserrer dans le cadre que je me suis fait une vie si bien remplie ; aussi, loin de moi la prétention d'avoir fait un tableau parfait. S'il est des traits dont le pinceau le plus habile ne peut rendre toute la délicatesse, de même il est certaines existences dont Dieu seul peut apprécier le mérite et les bienfaits. Ce qui paraît des nuages à nos regards troublés, peut n'être que des effets de lumière aux yeux de Dieu. Qui sait ce que nous devons aux puissantes prières des hommes aimés du Ciel ? Qui connaît les biens dont elles nous comblent, les maux qu'elles nous épargnent ?

Vaincu par la maladie, Monseigneur Bourget a compté souvent les heures qui lui restaient à vivre. Mais la Providence finit toujours par forcer la mort à respecter cette précieuse existence ; le spectacle de cet homme de bien au milieu des tristes choses de la terre doit être si agréable à Dieu !



MESSIRE

LESIEUR-DÉSAULNIERS







I. S. LESIEUR-DESAULNIER.

MESSIRE

I. S. LESIEUR - DÉSAULNIERS

PAR

L. O. DAVID.



MONTREAL :

TYPOGRAPHIE GEO. E. DESBARATS

---

1872.

Tous droits réservés.

BX4705.P6D3

## MESSIRE

# I. S. LESIEUR-DÉSAULNIERS

---

UN homme avait rempli l'univers de son nom et de sa science ; il avait été comblé d'honneurs et de distinctions par ses concitoyens. Appelé, un jour, à parler dans une circonstance solennelle, il aperçut parmi ceux qui l'écoutaient un vieillard vénérable qu'il reconnut pour son ancien professeur. Obéissant à un noble sentiment de reconnaissance, il laissa un instant le sujet qu'il traitait et dit, d'une voix émue, qu'il était heureux de voir dans son auditoire distingué l'homme savant et modeste

## 6 MESSIRE LESIEUR-DÉSAULNIERS

qui avait guidé ses premiers pas dans le chemin de la science, et de déposer à ses pieds les hommages et les honneurs qu'il devait à ses enseignements.

On loue souvent le mérite des hommes qui ont illustré leur pays par l'éclat de leurs talents et de leurs vertus, et on oublie ceux qui ont formé l'intelligence et le cœur de ces hommes remarquables. Ainsi, en parcourant un jardin rempli de fruits et de fleurs dont la vue nous charme, on n'a pas une pensée pour le jardinier dont la main habile a fécondé toutes ces merveilles.

Pourtant, la véritable grandeur n'est pas toujours dans le bruit et l'éclat du monde, dans la pourpre et la soie ; on la trouve souvent dans le silence et la solitude, sous le voile d'une sœur de charité ou dans les humbles fonctions du sacerdoce et de l'enseignement.

Voulant rendre hommage à ceux qui ont tant fait pour le peuple canadien en l'instruisant, je me suis arrêté, par hasard,



devant la grande figure de Messire I. S. Lesieur-Désaulniers, ancien supérieur du collège de St. Hyacinthe. Il m'a semblé qu'un homme dont tous les élèves, sans distinction, parlent avec tant d'amour et d'admiration, devait être un homme remarquable. J'ai reconnu, après avoir étudié la vie et les mœurs de ce prêtre éminent, que c'était une grande âme, une intelligence d'élite, une des gloires les plus pures et les plus brillantes de l'éducation en ce pays.

M. Désaulniers naquit à Ste. Anne d'Yamachiche, le vingt-huit novembre mil huit cent onze. Il tenait, par son père et sa mère, aux sources les plus fécondes de notre origine ; son père et son grand-père maternel avaient tous deux siégé dans notre Parlement.

Charles Lesieur, qui vint en Canada en mil six cent soixante et dix, épousa Françoise de Lafond, fille de Marie Boucher, qui était sœur de Pierre Boucher, gouverneur

## 8 MESSIRE LESIEUR-DÉSAULNIERS

des Trois-Rivières. Il est le père de tous les Lesieur, les Lesieur-Désaulniers, Lesieur-Duchêne, Lesieur-Coulombe, Lesieur-Lapierre. La famille Désaulniers est alliée aux de Boucherville, de Courval, de Tonancourt, de Varennes.

L'intelligence et la piété du jeune Désaulniers firent présager dès son bas âge sa destinée : au collège de Nicolet, où il entra pour faire ses études en mil huit cent vingt-trois, il se distingua par ses vertus et ses talents. Ceux dont le dévouement et le patriotisme avaient fondé cette maison d'éducation, dans le but de former des hommes pour la religion et la patrie, n'eurent garde de négliger un pareil sujet. Des prêtres éminents comme MM. Leprohon et Ferland, devaient être heureux de développer cette jeune plante.

Voici le témoignage porté sur M. Désaulniers par un condisciple : " Il a toujours été sage ; je ne me rappelle pas qu'il ait été puni une seule fois pendant tout le

cours de ses études ; les élèves, petits et grands, aimaient et recherchaient sa compagnie à cause de son franc rire, de son caractère toujours gai et aimable ; à mon souvenir, il n'a jamais eu la moindre difficulté avec qui que ce soit. Je l'ai toujours regardé comme un confrère de bon exemple sous tous les rapports."

C'est dans ses dernières classes qu'il donna surtout l'idée de ce qu'il serait plus tard. Son intelligence s'épanouit aux premières lueurs de la philosophie et se livra avec ardeur à l'étude de cette science. La leçon ordinaire ne suffisait pas à son besoin de savoir, à son esprit curieux et indépendant ; il cherchait sans cesse de nouveaux horizons et prenait plaisir à s'aventurer seul dans le dédale des théories les plus abstraites.

Un exemple fera voir combien il aimait la discussion, la controverse.

Il avait un frère, doué comme lui de

## 10 MESSIRE LESIEUR-DÉSAULNIERS

talents remarquables, et qui fut l'une des gloires du collège de Nicolet.

Un soir, vers le soleil couchant, Madame Désaulniers, regardant par une fenêtre de la maison qui donnait sur la rivière, aperçut vaguement à travers le feuillage deux formes humaines, qui s'agitaient, et crut entendre des voix qui se parlaient avec vivacité.

—“Va donc voir ce que c'est,” dit-elle à son mari.

M. Désaulniers partit et reconnut ses deux fils, qui, armés chacun d'un bâton, traçaient sur le sable du rivage des figures géométriques et se démenaient furieusement pour trouver la vérité de la thèse qu'ils soutenaient l'un contre l'autre.

M. Isaac Désaulniers étant venu de St. Hyacinthe faire visite à son frère qui enseignait la philosophie à Nicolet, ils s'étaient entendus pour aller ensemble passer une journée dans leur famille.

Ils venaient de traverser la rivière et de

tirer leur canot sur la grève, lorsque l'un d'eux se mit à faire sur le sable un problème qui le préoccupait. L'autre ayant eu le malheur de dire en le regardant faire que *ce n'était pas cela*, une discussion s'était engagée, et lorsque leur mère les aperçut, ils discutaient depuis le midi.

Pendant que le jeune Désaulniers grandissait à l'ombre de ce toit béni élevé par Mgr. Plessis, une autre maison d'éducation s'enracinait dans le sol canadien et fécondait toute cette partie du pays qu'on appelle, aujourd'hui, le district de St. Hyacinthe. Fille, ou rejeton si l'on veut, de l'autre, elle se montrait digne de son origine et de sa mère. C'étaient, pour me servir de comparaisons plus justes, peut-être, deux rameaux greffés sur le même arbre, l'arbre du dévouement religieux et national, ou bien deux sœurs nourries du même lait, des mêmes pensées, des mêmes sentiments. La maison de Nicolet fournit à celle de St. Hyacinthe ses pre-

## 12 MESSIRE LESIEUR-DÉSAULNIERS

miers professeurs et directeurs. M. Désaulniers fut le dernier, mais non pas le moins précieux don qu'elle lui fit. Celle-ci était devenue capable de se suffire à elle-même ; elle n'avait plus besoin du courant qui l'avait alimentée jusqu'à ce jour ; elle pouvait se passer des lumières qui lui venaient de Nicolet, après en avoir détaché un des rayons les plus brillants.

M. Désaulniers venait de terminer ses études ; il avait dix-sept ans, et, malgré sa jeunesse, on l'avait choisi pour aller enseigner la philosophie au collège de St. Hyacinthe. Professeur de philosophie à l'âge de dix-sept ans ! C'était bien jeune, et c'est un exemple qu'il ne faudrait pas suivre souvent, car on ne rencontre pas tous les jours des Désaulniers.

Il ne tarda pas à justifier la confiance qu'on avait mise en lui, et à prendre sur ses élèves cet empire qu'il a exercé sur eux pendant quarante ans. Il donna immédiatement la mesure de son intelligence et de

son cœur. Comprenant la responsabilité que lui imposaient la confiance de ses supérieurs et l'espérance de ses élèves, il se livra tout entier à l'étude des sciences sublimes qu'il était chargé d'enseigner, et ne négligea rien pour se mettre à la hauteur de sa noble vocation. Chimie, physique, philosophie et théologie, il mena tout cela de front avec un égal succès. Quel noble et vaste champ aussi ouvert aux conquêtes du génie de l'homme ! Quelles jouissances pour un esprit avide de lumière et de vérité ! Chercher la raison, l'essence et la fin de tout ce qui nous entoure, du brin d'herbe qu'on foule aux pieds comme de l'astre suspendu au-dessus de nos têtes ; connaître Dieu, l'âme et la matière : pénétrer, en un mot, les mystères de l'ordre intellectuel, moral et physique, qui nous enveloppent de toutes parts comme d'un triple voile ! Est-il un plus admirable sujet de préoccupation et d'étude !

Mais avant d'aller plus loin et de faire

## 14 MESSIRE LESIEUR-DÉSAULNIERS

le portrait de M. Désaulniers, parcourons rapidement les principales phases de sa vie.

Pour satisfaire son immense désir de savoir et se rendre plus capable de remplir les fonctions auxquelles il avait consacré son existence, il alla, en mil huit cent trente-trois, au collège des Jésuites de Georgetown, d'où il revint à St. Hyacinthe, mûri et fortifié par l'étude, la réflexion et les leçons des professeurs les plus distingués. De mil huit cent trente-quatre à mil huit cent trente-huit, il fut chargé d'enseigner les mathématiques, la physique et la langue grecque. Les études que nécessitait un enseignement si sérieux ne l'empêchèrent pas de faire son cours de théologie avec beaucoup de succès.

Il fut ordonné prêtre, le trente juillet mil huit cent trente-sept, par Mgr. Bourget, qui venait d'être sacré évêque, le vingt cinq du même mois.

En mil huit cent quarante-sept, il parcourait le diocèse de Montréal et allait de



porte en porte mendier des secours pour le progrès et l'extension de la maison qui avait absorbé toutes les forces de son âme. Un grand nombre de prêtres et de citoyens s'empressèrent de répondre à son appel, et bientôt il eut le bonheur de contempler ce beau collège de St. Hyacinthe, digne, par la grandeur de son architecture et de ses proportions, de la pensée de ses fondateurs.

En mil huit cent cinquante-deux, il entreprenait un voyage aussi cher à son esprit qu'à sa foi. Visiter l'Europe, étudier sa civilisation, ses capitales, ses monuments et ses universités ; parcourir cette terre d'Asie dont la poussière porte l'empreinte de Dieu ! Combien de fois il avait soupiré, comme tous les grands hommes, après ce bonheur !

Il eut ce bonheur, grâce à la générosité et à l'esprit éclairé de Madame Masson, qui le choisit pour accompagner son fils qu'elle envoyait dans ces contrées lointaines parfaire son éducation. M. Désaulniers visita

## 16 MESSIRE LESIEUR-DÉSAULNIERS

l'Europe, l'Asie et une partie de l'Afrique ; il voyagea en philosophe et en prêtre, cherchant avec avidité tout ce qui pouvait satisfaire son intelligence et ses sentiments. Rien n'échappa à ses investigations et à son désir d'apprendre ; il aurait cherché à ébranler les Pyramides, s'il eût pensé qu'elles recelaient quelque vérité.

Il revint après deux ans, chargé de souvenirs, de connaissance et d'impressions qui augmentèrent l'éclat et l'efficacité de son enseignement et le charme de ses conversations. Le nouveau collège, fruit en grande partie de ses efforts et de son dévouement, avait été ouvert pendant son absence, et il en avait été nommé supérieur aux acclamations de tous les professeurs, élèves et amis du collège. Ce fut un beau jour, celui où il franchit le seuil de cette maison qu'il aimait tant et dont il était la gloire et l'ornement ; ses anciens élèves de ce temps-là en parlent encore avec émotion.

Quelques mois après son retour, l'évêque

de Montréal le chargeait d'une pénible et délicate mission.

Aux Illinois, vivait un prêtre canadien dont le souvenir était dans tous les cœurs et le portrait dans toutes les maisons du Bas-Canada. Ce prêtre, on l'avait vu parcourir, la croix à la main, nos campagnes et nos villes, et partout des milliers d'hommes, fascinés par son éloquence, s'étaient prosternés au pied des autels et enrolés sous la bannière de la tempérance. Soudain, une nouvelle étrange, incroyable, éclata au sein de la population canadienne : "Le Père Chiniquy avait été interdit et même excommunié par son évêque, et au lieu de se soumettre, s'était jeté dans le schisme et l'hérésie, entraînant à sa suite un grand nombre de ses compatriotes." On refusa de croire à une pareille chose, on cria à la calomnie, à l'imposture, et pourtant c'était vrai, trop vrai. Une espérance restait à la religion et à la patrie affligées. M. Désaulniers, ancien condis-

## 18 MESSIRE LESLEUR-DÉSAULNIERS

ciple de ce prêtre malheureux, partait dans le but de le ramener dans le sein de cette Eglise catholique à laquelle il avait fait tant de bien, ou du moins, d'ouvrir les yeux à ceux qui le suivaient. Mais, hélas ! l'Apôtre de la Tempérance, le prêtre canadien dont la parole éloquente avait si profondément remué les cœurs, n'était plus qu'un apostat, une ruine hantée par un spectre. M. Désaulniers consacra alors toute sa science, son énergie et son éloquence à le combattre et à détacher de sa cause ceux qu'il avait trompés. Il réussit dans cette tâche difficile, et ses succès remplirent de joie tous ceux qui s'intéressaient au sort de la colonie canadienne de Bourbonnais.

Il rentra alors dans son collège pour ne plus en sortir. Il enseigna pendant quelques années la théologie, la chimie, et reprit, en mil huit cent soixante, sa chaire de philosophie qu'il garda jusqu'à sa mort. Ainsi, l'état de service de M. Désaulniers

au collège de St. Hyacinthe comprend trente-six ou trente-sept années de professorat, trente-sept années de dévouement et de sacrifices pour le succès et la gloire de cette maison d'éducation. Mathématiques, chimie, physique, histoire naturelle, astronomie, théologie, il a tout enseigné avec un talent et un succès qui dénotaient que dans sa vaste tête il y avait place pour toutes les sciences, que rien n'était à l'épreuve de son courage et de sa pénétration d'esprit.

Mais c'est comme professeur de philosophie, surtout, qu'il a jeté tant d'éclat sur son enseignement et sur le collège de St. Hyacinthe. Nous avons dit qu'il avait manifesté, vers la fin de ses études collégiales, un goût et un talent tout particuliers pour cette science.

C'était l'époque où Lamennais remuait le monde par les accents magiques d'une voix qui rappelait les grands docteurs du christianisme. La jeunesse, surtout, prêtait

## 20 MESSIRE LESIEUR-DÉSAULNIERS

l'oreille à cette voix mélodieuse, à ces éloquentes philippiques en faveur du catholicisme.

M. Désaulniers ne put échapper à l'entraînement universel et se sentit épris des théories brillantes dont les conséquences erronées n'apparaissaient pas encore clairement.

Un jour, ayant à subir un examen sur les fondements de la certitude, il commença à réciter suivant les doctrines exposées dans les cahiers de la classe, puis il ajouta : "*sed secundum Dominum de Lamennais hoc est falsum :*" mais suivant Monsieur de Lamennais cela est faux. Et bravement, il entame la discussion avec ses examinateurs, parmi lesquels se trouvait M. Rainbault. Celui-ci, plus charmé que mécontent de trouver une si grande énergie de pensée chez un enfant de quinze ans, se contenta de lui dire, en terminant la discussion, qu'il ne tarderait pas à voir le néant de ce système.

En effet trois ans après, durant son séjour à Georgetown, M. Désaulniers renonçait à des idées qui pendant quelque temps séduisirent beaucoup de grands esprits.

Emporté par son imagination au-delà des limites que la foi trace aux esprits les plus superbes, Lamennais avait fait d'un élément de vérité une erreur ; il avait osé prendre la place de l'Eglise, en fixant lui-même les sources de la certitude.

La chute de Lamennais fit voir davantage à M. Désaulniers combien l'erreur est facile en philosophie, et combien les théories les plus brillantes et les plus logiques, en apparence, sont près des abîmes. Il n'en devint que plus prudent et plus ardent à poursuivre la vérité à travers tous ces systèmes anciens et modernes établis par les plus grands génies. Le doute répugnait à cet esprit droit et profond, à cette âme franche et naïve ; il lui fallait la vérité, la vérité dans toute sa splendeur,

## 22 MESSIRE LESIEUR-DÉSAULNIERS

afin qu'il pût la faire jaillir aux yeux de ses élèves.

Mais après quinze ans d'études et de méditation, il déclarait qu'aucun système ne lui offrait la plénitude de ce qu'il cherchait. Un jour, pourtant, il se déclara satisfait et content ; il avait trouvé dans St. Thomas d'Aquin la solution de tous les problèmes qui le préoccupaient et le triomphe sur les doutes qui l'affligeaient. Il avait compris plus que jamais, en étudiant la théologie et la philosophie de ce grand docteur de l'Eglise, la nécessité de l'union étroite de ces deux sciences incomparables et l'impuissance de la raison émancipée du joug de la foi.

Il s'abreuva avec délices aux eaux limpides de cette source profonde au fond de laquelle les vérités les plus controversées lui apparaissaient comme des diamants, et il sortit de ce bain, radieux et transformé, avec un désir immense de dire ce qu'il avait vu.



Porté, en quelque sorte, sur les ailes de celui qu'on appelle "l'ange de l'école," il s'éleva dans les régions les plus pures et les plus éclairées du monde intellectuel.

On raconte la joie des hommes de génie trouvant, après quarante ou cinquante années de misère et de travail, le secret qu'ils cherchaient. M. Désaulniers éprouva autant de bonheur, lorsqu'il put enfin explorer sans crainte et sans danger cette mer semée d'écueils qu'on appelle la philosophie, lorsqu'il put remonter ce fleuve immense qui arrose le monde, jusqu'aux sources où il se forme par l'union de la raison avec la révélation.

Avec quel plaisir il se remit à l'enseignement de la philosophie qu'il avait abandonné quelque temps ! Avec quel enthousiasme il communiqua à ses élèves le résultat de ses travaux et de ses recherches, et déversa dans leur esprit les flots de lumière qui inondaient son âme ! C'est ici

## 24 MESSIRE LESIEUR-DÉSAULNIERS

surtout qu'il faut admirer et contempler l'éminent professeur de philosophie.

Voyez cette belle et large tête faite pour de grandes choses ; cette grande et noble figure aux traits hardis et fiers ; ce regard vif et profond qui semble aider la parole à porter la lumière et la conviction dans les âmes ; cette physionomie toute rayonnante d'intelligence, de candeur et de franchise ; cette forte et imposante stature ; écoutez cette voix mâle et sonore, cet accent convaincu et entraînant, ces réponses et réparties brusques et promptes comme des boulets, ironiques et mordantes quelquefois, mais toujours aimables ; voyez encore ce laisser-aller, cette façon originale d'agir et de parler un peu démocratique et familière, cavalière même, si l'on veut ; mettez enfin un cœur de mère dans cette poitrine d'homme, et l'on aura le portrait de M. Désaulniers au milieu de ses élèves, en même temps que la raison du culte

d'amour et d'admiration qu'ils lui portaient.

Les élèves n'arrivaient pas en classe avec ce dégoût ou cette crainte qu'on remarque trop souvent, et qui malheureusement déforment les caractères et les intelligences ; ils y allaient joyeux et contents, heureux de rencontrer leur professeur bien-aimé, de l'entendre parler, de boire à ce vase d'où la science débordait à pleins bords. Aussi, quels efforts il faisait pour leur rendre l'étude aimable et agréable, pour leur faire apprécier les charmes de la philosophie par la chaleur de sa parole, la clarté de ses explications, pour leur communiquer l'enthousiasme qu'il éprouvait lui-même pour la science ! Lorsque, par une interpellation habile faite quelquefois par un élève *qui ne savait pas sa leçon*, on faisait tomber la discussion sur une des belles questions qui préoccupaient constamment sa pensée, quel silence ! quelle attention respectueuse ! Lorsque la cloche

sonnait pour la récréation, on était presque mécontent. Et ce n'était pas seulement de philosophie qu'il parlait dans ce temps-là ; mais comme tout s'enchaînait et se soutenait dans sa vaste intelligence, il parlait de droit, de médecine, de commerce et de politique, car il avait étudié tout cela.

Quel trésor pour une maison d'éducation !

Faire des hommes ! c'était son mot et son objet. Aussi, il conduisait ses élèves comme des hommes, par la raison, par la persuasion, l'amour-propre bien entendu et le respect de soi-même ; et en effet, avouons-le, lorsqu'ils sortaient du collège, la plupart étaient plus avancés, *plus hommes* que d'autres le sont à vingt-cinq ou trente ans.

A ceux qui lui reprochaient de ne pas écrire, de ne pas faire des livres, il répondait par ces belles paroles : " C'est vrai, je n'écris pas, mais j'espère avoir laissé dans l'esprit et le cœur de mes élèves ce que je

pensais, ce que je sentais. Mes élèves seront mes livres. ” Cette réponse rappelle le mot fameux de cette fière Romaine qui disait en montrant ses trois fils : “ Voici mes bijoux. ”

Il avait quelquefois une manière pittoresque et emphatique de dire certaines choses, de proclamer certaines vérités. Il disait, un jour, en parlant du progrès : “ Le progrès ! c’est une belle et grande chose ; mais on en a tant abusé, qu’en religion on en a fait une hérésie, et en politique une bêtise. ”

Un jour qu’il discutait savamment sur la matière, un élève voulant lui faire une objection, frappa le mur avec son poing, et s’écria que, malgré toute sa science, M. Désaulniers ne lui ferait pas croire qu’il ne voyait pas et ne touchait pas en ce moment de la matière. “ Ah ! tu vois la matière, toi, tu touches la matière ! Eh ! bien, tu es plus fin que moi ! Il y a quarante ans que je veux en voir et en toucher, et je n’ai pas

## 28 MESSIRE LESIEUR-DÉSAULNIERS

encore réussi. ” Inutile de répéter ses explications, mon but n'étant que de peindre M. Désaulniers dans ses rapports avec ses élèves.

Ses élèves ! on aurait dit que chacun d'eux était une partie de lui-même ; leur progrès et leur bonheur, c'était toute son ambition. Il aurait voulu les pénétrer de sa foi et de sa science, leur apprendre tout ce qu'il savait lui-même, les mettre en état de briller dans le monde ou dans le sacerdoce par leurs connaissances comme par leurs vertus, par leurs manières et leur esprit ; enfin, il allait jusqu'à leur dire comment faire un bouquet.

Fidèle à son système d'en faire des hommes, il leur demandait moins les signes extérieurs qui passent que les principes qui restent.

Pour les habituer à penser et à se conduire par eux-mêmes, il avait fait de la classe de philosophie au collège de St. Hyacinthe une espèce d'institution, un Etat

dans l'Etat : c'est par elle qu'il prétendait conduire la communauté, et il s'appliquait à lui faire comprendre son rôle et son influence. Punir un *philosophe* ! jamais ! Quel magnifique système ! Si les élèves de ce prêtre distingué, de ce professeur incomparable, ne sont pas ce qu'il a voulu les faire . . . . . des hommes ! ce n'est pas sa faute.

Disons, pour finir ce tableau, qu'après avoir enseigné les choses les plus sérieuses, après avoir discuté les questions philosophiques de la plus haute portée, il passait ses récréations avec les écoliers, jouant avec les petits comme les grands, aux *cartes*, aux *dames* et aux *échecs*, aussi enjoué, aussi bruyant qu'eux.

J'ai dit qu'il n'écrivait pas ; cependant, ce qu'il n'a pas voulu faire pour le public, il l'a fait pour le collège de St. Hyacinthe. Il a laissé une belle traduction d'une grande partie de la *Somme philosophique* de St. Thomas, des cahiers de notes et d'analyse

sur toute espèce de choses, et un *Traité des obligations* qui dénote une connaissance approfondie de notre droit coutumier et de nos statuts. Car il faut dire que non content d'enseigner la physique, les mathématiques, l'astronomie, la chimie et la philosophie, il avait établi une chaire de droit à l'usage des élèves de philosophie, et plusieurs disent que son cours en valait bien d'autres. Il enseignait cela comme tout le reste ; ce qui lui entraînait dans la tête en sortait lumineux, brillant comme des rayons de soleil ; on aurait dit que chaque science y avait sa case ou son compartiment.

En mil huit cent soixante et sept, il publia dans le *Courrier de St. Hyacinthe* des articles remarquables sur "le progrès."

Aussi savant en loi ecclésiastique qu'en loi civile, il était, sur l'une comme sur l'autre, l'avocat et l'oracle des curés du diocèse ; on le consultait de tous côtés.

St. Alphonse de Liguori était son homme



pour la théologie morale, comme St. Thomas l'était pour la théologie dogmatique et la philosophie. On l'a entendu dire plus d'une fois que St. Alphonse de Liguori serait, un jour, déclaré Docteur de l'Eglise.

J'ai parlé de sa foi. Il croyait avec la naïveté de l'enfant et l'énergie du philosophe qui a trouvé la vérité. " Je crois, disait-il souvent, mais je serais bien malheureux si je ne pouvais m'expliquer ma foi."

Cet homme à la figure si énergique, à la tête si forte, aux allures presque militaires, était, comme on sait, doué de la plus grande sensibilité. Une belle page sur l'Eglise, sur le pape, faisait pleurer ces yeux si fiers, si indépendants en apparence. Cette sensibilité qu'il cherchait à dissimuler lui jouait des mauvais tours. Quelquefois, pendant la récréation, ses élèves s'approchaient de lui et lui présentant un journal, lui disaient : " Lisez-nous' donc cela, M. Désaulniers, il paraît que cest bien beau. " Le bon professeur se mettait à lire avec sa voix la

## 32 MESSIRE LESIEUR-DÉSAULNIERS

plus mâle, son accent le plus convaincu ; mais bientôt son ton baissait, sa voie s'enrhumait, ses yeux s'embrouillaient, il était arrivé à un passage où il était question du Pape. Il se hâtait de s'en aller en donnant pour prétexte que sa digestion le fatiguait.

L'infailibilité était pour lui un dogme avant même que le Concile en eût fait un article de foi ; il avait exprimé l'opinion qu'un célèbre et d'ailleurs bon traité de théologie fût banni de nos écoles, parce que cette vérité n'y était pas suffisamment affirmée.

Ses dernières paroles en public furent pour cet Eglise et ce Pape qu'il aimait tant.

La population de St. Hyacinthe, réunie dans la cathédrale, disait adieu à quelques-uns de ses enfants qui partaient pour s'enrôler sous l'étendard du souverain pontife. M. Désaulniers avait été chargé de faire le discours de circonstance.

M. Oscar Dunn, alors rédacteur du *Courrier de St. Hyacinthe*, eut la bonne

pensée de recueillir les paroles éloquentes qui tombèrent de sa bouche, ce jour-là; nous les reproduisons plus loin.

Lorsque M. Dunn eût écrit le discours de M. Désaulniers, il alla le lui lire afin de s'assurer si c'était bien cela. Il n'en avait pas lu la moitié que le savant professeur de philosophie avait les joues baignées de larmes.

Un autre trait achèvera de faire comprendre ce qu'il y avait de foi et de dévouement dans l'âme de ce prêtre. Il avait une passion, la plus canadienne et certainement la plus innocente des passions, il aimait la pipe. Pendant un certain temps, il vécut en quelque sorte au milieu d'un tourbillon de fumée.

Un jour, un élève étant tombé malade, il promit dans son inquiétude de renoncer à cette agréable distraction, si le jeune malade recouvrait la santé. L'élève ayant guéri, M. Désaulniers tint sa promesse jusqu'à son dernier jour.

Une singulière particularité !

M. Désaulniers dont les yeux paraissaient si bons, ne voyait pas le rouge. Est-ce pour cela qu'il l'aimait si peu en politique ?

Il avait un grand respect pour l'autorité civile comme pour l'autorité religieuse, et ses relations amicales avec les premiers hommes du pays furent d'une grande utilité au collège de St. Hyacinthe.

Son patriotisme était à la hauteur de ses autres sentiments. Du patriotisme ! Un homme si bien fait pouvait-il ne pas en avoir ? La vie de celui qui consacre une si grande intelligence et un si noble cœur à l'éducation de la jeunesse, n'est-elle pas un acte continuuel de patriotisme ? Si les hommes n'apprécient pas suffisamment ces dévouements obscurs mais sublimes, quelle couronne Dieu doit leur réserver !

La réputation de M. Désaulniers n'avait pas tardé à franchir les murs du collège où il avait concentré son existence.

Vers les années mil huit cent quarante-neuf et mil huit cent cinquante, il faisait devant l'Institut-Canadien de Montréal, des lectures qui eurent du retentissement.

Il n'y a pas bien longtemps encore, il nous était donné de goûter à son enseignement philosophique. C'était au Cabinet de Lecture Paroissial ; il avait pris pour sujet de son discours : *l'Être*. C'était un thème aride et peu attrayant ; et cependant l'auditoire était ravi. Quelle science ! Quelle lucidité d'intelligence ! Quelle clarté dans l'expression !

Quelqu'un qui avait assisté aux leçons des plus grands savants de l'Europe disait qu'il avait rencontré des hommes aussi instruits que M. Désaulniers, mais que jamais il n'avait entendu un enseignement plus clair et plus éloquent que le sien.

Dans une lecture qu'il fit, à peu près dans le même temps, devant l'école de médecine, il étonna tout le monde par la science et la largeur de vues avec les-

quelles il parla de l'organisation physique et intellectuelle de l'homme.

On dit que les étudiants en médecine, gens assez peu sensibles, on le sait, furent vivement impressionnés par cette parole admirable et qu'ils en gardent encore le souvenir salutaire.

Ajoutons que Montréal eut aussi le plaisir de l'entendre parler du haut de la chaire de Notre-Dame, dans deux circonstances solennelles : une fois, c'était la fête de la St. Jean Baptiste ; et l'autre fois, lors de la grande cérémonie funèbre qui eut lieu en l'honneur des héros de Castelfidardo.

Sa prédication était aussi vivement goûtée dans les campagnes ; lorsqu'on voyait M. Désaulniers monter dans la chaire, c'était un heureux événement.

Mais M. Désaulniers avait plutôt l'éloquence de la philosophie que celle du sentiment et de l'imagination ; il aimait mieux discuter que prêcher, l'habitude

de l'improvisation et des allures dégagées de l'enseignement nuisait à la préparation de ses discours ou sermons. Esprit philosophique avant tout, il s'occupait peu de tirer parti des lieux communs et ressources oratoires nécessaires en certains cas. Marcher dans les sentiers battus, dans les chemins fleuris, ne suffisait pas à son courage et à son esprit ; il aimait à élargir le chemin, à ouvrir des horizons nouveaux ; s'il rencontrait une montagne, il n'en faisait pas le tour, il passait au travers ; on le suivait au sillon lumineux qu'il laissait derrière lui. Habitué à parler à jets continus, à laisser sa pensée courir bride abattue, dans un monde sans limites, il s'impatiait, lorsqu'il lui fallait mesurer ses paroles et gêner ses mouvements. On aurait dit un coursier sauvage incapable de supporter le frein, un torrent dont on veut arrêter les eaux puissantes.

De pareils hommes ne devraient pas mourir, du moins pas dans la vigueur de

## 38 MESSIRE LESIEUR DÉSAULNIERS

l'âge, au cœur de la moisson, lorsque le monde recueille abondamment les fruits de leurs travaux. Malheureusement, ce sont presque toujours ceux-là qui s'occupent le moins de prolonger leur vie.

C'est pour montrer à leur bien-aimé professeur combien ils s'intéressaient à sa précieuse existence et lui permettre de conserver ses forces par un exercice noble et salubre, que les anciens élèves du collège de St. Hyacinthe lui offraient, au mois de septembre mil huit cent soixante et quatre, un magnifique billard. M. Désaulniers fut sensible à ce témoignage d'estime et de reconnaissance si plein de délicatesse et d'opportunité.

C'est près de ce billard, qui lui rappelait de si doux souvenirs, que le trente avril mil huit cent soixante et sept, l'ange de la mort l'avertit de sa fin prochaine en le frappant du bout de son aile. Il se hâta de profiter du temps qui lui restait à vivre



pour couronner dignement sa vie en assurant l'avenir du collège de St. Hyacinthe.

Il fit bien de se hâter, car, le cinq avril de l'année suivante, l'ange revenait chercher sa belle âme pour la porter devant Dieu.

Le pays tout entier comprit la perte qu'il venait de faire.

Quelle concert unanime de regrets et d'éloges ! Qu'il était touchant de voir la douleur de tous ceux qui avaient eu le bonheur de le connaître et de recevoir ses enseignements ! L'illustre défunt avait dit que ses élèves seraient ses livres ; il aurait pu ajouter qu'il aurait dans leur souvenir un monument plus glorieux et plus durable que la pierre qui recouvre sa tombe.

---



## DISCOURS.

*Surrexit Judas qui vocabitur  
Machabeus filius ejus pro eo.*

L'aspect général du royaume de l'Eglise dans le temps présent, nous fournit, mes Frères, un grand enseignement. Aujourd'hui plus que jamais peut-être il nous est donné de comprendre la mission de l'Eglise sur terre, mission de luttes, de combats continuels de la vérité contre l'erreur, du bien contre le mal. Jésus-Christ, en venant sur la terre venait pour combattre ; sa vie a été une longue lutte contre l'erreur du paganisme et contre les persécutions, et lorsque montant aux cieux, il promet à son Eglise qu'il serait avec elle jusqu'à la consommation des siècles, il lui dévoilait par là même la condition de son existence parmi les hommes : toujours résister au mal, toujours subir les attaques des ennemis de Dieu et toujours repousser ces at-

taques jusqu'au jour de la *lumière éternelle*, de la *récompense des élus*, où Dieu, rappelant à lui les bons soldats, leur ouvrira le ciel et fera de l'Eglise *militante* l'Eglise *triomphante* dans l'impérissable gloire de Jehovah.

Combattre. c'est toute la vie de l'homme sur terre, *militia vita hominis super terram*. Ce combat, commencé avec Lucifer ne finira qu'avec la dernière bataille livrée contre l'Ante-Christ. Il y a deux camps, il faut passer dans l'un ou dans l'autre. Pour nous, enfants de l'Eglise, ces combats font notre bonheur et notre gloire, car ils préparent et assurent notre avenir au delà du tombeau.

La circonstance qui nous réunit est un exemple de ces luttes. Quoique éloigné de Rome, le centre de la catholicité et pour cela même le point de mire de la fureur des impies, nous avons entendu les gémissements du père des fidèles, et c'est l'honneur de notre pays de fournir aujourd'hui

des défenseurs à la plus noble et à la plus sainte des causes, à la cause de l'ordre, à la cause de Dieu même. A ces jeunes gens qui nous disent adieu au moment de partir pour s'armer du glaive du Seigneur, et à vous tous, mes Frères, je veux dire ce qu'est le Royaume de Dieu et ce qui doit fortifier ceux qui le défendent.

L'Eglise est un royaume, *regnum cœlorum* ; ses frontières doivent s'étendre jusqu'aux dernières limites des terres habitées ; ses lois doivent pénétrer dans les palais des rois comme dans la chaumière du pauvre. Rome est sa capitale, le Pape est son souverain. L'établissement de ce royaume est le moyen que Dieu a pris pour assurer le salut des hommes ; l'Eglise n'a pas d'autre destinée que celle de préparer notre gloire éternelle.

Or il importe que ce royaume ne périclisse point. Pour l'établir le Verbe de Dieu s'est fait chair et Jésus-Christ a subi les souffrances de la croix ; c'est assez dire que

#### 44 MESSIRE LESIEUR-DÉSAULNIERS

son existence est la condition même du bonheur de l'humanité toute entière.

Si donc ce royaume est attaqué, le devoir des catholiques est de voler à son secours, de s'armer pour la défense des droits sacrés qui forment la base de sa constitution divine. En lui promettant une durée dont le terme sera la consommation des siècles, Dieu s'est mis en cause, pour ainsi dire. Quelle gloire pour nous de travailler suivant nos faibles forces pour que la parole de Dieu ne reçoive point de démenti ! Quelle gloire, ai-je dit ; mais n'est-pas aussi une obligation sacrée ? Ne sommes-nous pas obligés de défendre l'Eglise qui nous donne le bonheur dans l'éternité. Combattre pour l'Eglise c'est soutenir Dieu : quelle gloriole humaine peut-être comparée à cette suprême gloire ! Et soutenir un Dieu mort pour nous, quelle obligation plus douce et en même temps plus méritoire !

L'Eglise, c'est le moyen de parvenir au ciel ; défendre l'Eglise c'est travailler à la

conservation de ce moyen, et comme le salut est la dernière fin de l'homme, il faut dire que défendre l'Eglise est la plus belle mission qui puisse échoir à l'homme.

Ce n'est donc pas avec un sentiment de tristesse que nous devons assister à la solennité d'aujourd'hui. Réjouissons-nous plutôt dans le Seigneur de ce qu'il est donné à notre bien-aimée patrie de fournir des hommes à l'armée du Christ. Je le sais, je le comprends, ceux à qui nous disons adieu en ce moment, font un immense sacrifice en laissant leur pays ; ils courent le risque de compromettre ce que nous appelons leur avenir, leurs succès temporels : ils abandonnent leur famille, leur patrie, et mes Frères, le cœur de l'homme s'attache à la patrie comme il s'attache à sa mère. Mais ils ont le courage de ce sacrifice. Ils abandonnent leur mère selon la chair pour voler au secours de leur mère spirituelle l'Eglise : ils se séparent de leur père en ce monde pour aller défendre la cause de Dieu, leur

père au ciel ; ils laissent le Canada, leur patrie, pour aller combattre sous les drapeaux de l'Eglise, qui est aussi leur patrie, et qui leur prépare un séjour meilleur. Hommage à eux ! ils sont les *bras du Seigneur*, ils ont cette force qui a vaincu le monde.

Je sais encore qu'ils causent des sacrifices autour d'eux. Leurs pères comptaient sur eux. Mais j'admire encore la noble idée qui inspire les pères de ces jeunes gens. Ils aiment l'Eglise et lui donnent leurs fils pour la défendre ; de même Dieu a aimé le monde jusqu'à lui donner son fils pour le sauver.

Les mères de ces jeunes gens souffrent aujourd'hui dans leur allégresse religieuse. Elles ont le courage, la force ; mais leur cœur de mère ne peut pas ne pas s'alarmer à l'idée des dangers que vont courir leur fils. La vierge Marie au pied de la croix avait cette joie céleste promis au sacrifice, en pensant à la gloire de son divin fils, mais



elle payait son tribut à la nature humaine par d'abondantes larmes. *Stabat mater dolorosa*. Ainsi, mères chrétiennes, vous pleurez au départ de vos fils pour le champ de bataille, mais vos âmes se réjouissent à la pensée de la bonne action que vos enfants ont la généreuse intention d'accomplir. Vous êtes les sœurs de cette noble dame de notre ancienne mère-patrie, qui, apprenant que son époux venait d'être tué sur le champ de bataille de Castelfidardo, conduisit son fils aux pieds des autels et l'offrit aussi au Seigneur au milieu de ses larmes de mère.

Remercions la providence de ce qu'il lui a plu d'inspirer tous ces dévouements. Gardons-nous de la tristesse, lorsque nos compatriotes s'élèvent au-dessus du commun des hommes ; dans ces jours où les caractères sont si dégradés, nous devons nous réjouir de pouvoir contempler des âmes fortes et généreuses, et d'être témoins de belles actions. Comme Canadiens,

réjouissons-nous encore du départ de ces jeunes gens. Ils associent le Canada à la gloire des autres nations. Nous leur devons de pouvoir dire : Le Canada s'est distingué dans la sainte croisade ; il y a eu du sang canadien de versé dans les plaines d'Italie pour la plus belle des causes ; nous avons envoyé au pape des défenseurs, et ils ont vaillamment combattu : partis avec l'aurole de l'héroïsme, quelques-uns ont reçu sur le champ de l'honneur la couronne du martyre.

A vous, mes jeunes amis, je veux dire adieu au nom de vos concitoyens. Empruntant le langage que tenait Mathathias, chef du peuple de Dieu, à ses fils, je vous dirai : Partez pour le combat, soyez les zélateurs de la loi divine, *estote zelatores legis*. Pensez que vous allez sur les champs de bataille pour Dieu, et j'ajoute : souvenez-vous alors de votre patrie et du nom canadien. Rappelez-vous vos ancêtres dans votre pays et vos devanciers dans l'Eglise ; donnez vos

âmes, s'il le faut, pour l'héritage de vos pères, *et date animas vestras pro testamento patrum vestrorum*. C'est la foi qui vous fait soldats, mourez comme des braves et comme des catholiques ; mourez et votre nom vivra toujours, *accipietis gloriam magnam et nomen æternum* ; mourez, vous serez des martyrs, le ciel sera votre récompense, et ce sera là la consolation de vos mères qui vous pleureront. Votre courage honore ce pays, votre sacrifice nous touche. Recevez l'expression de notre reconnaissance ; recevez les remerciements de vos parents qui s'énorgueillissent de votre courage, de vos concitoyens dont vous faites la gloire, de l'Eglise dont vous faites la joie. Soyez préparés aux grands combats ! portez bien votre nom. Nos sympathies vous accompagnent ; nous vous souhaitons de revenir parmi nous, mais si Dieu voulait qu'il en fût autrement, nos prières vous accompagneront par de là cette vie. Et s'il m'est permis de mettre ici l'expression d'un sen-

timent personnel, je dirai : Recevez pour votre courageuse détermination les remerciements de vos professeurs ; si notre enseignement a pu contribuer à vous former pour l'armée pontificale, nous en rendons au Seigneur des actions de grâces. Adieu.









# Date Due

~~NOV 16 1975~~

~~NOV 29 1975~~

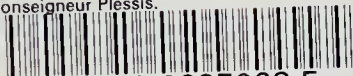
NOV 28 1975

amL  
~~DEC - 3 1975~~



BX 4705 .P6 D3  
David, Laurent Olivier, 1  
Monseigneur Plessis.

010101 000



0 1163 0235068 5  
TRENT UNIVERSITY

BX4705 .P6D3

David, Laurent Olivier

57255

